

je ne dirai pas d'un grand style, mais d'un travail si naturel et si charmant, qu'on croit qu'elle va respirer et se mouvoir. Un petit ange est debout près d'elle et semble l'évetner avec une tige de lis.

Cependant les religieux étaient entrés dans la grotte ; ils s'étaient placés sur leurs sièges et ils chantaient vêpres. Je m'assis sur un banc vis-à-vis de l'autel et les écoutai quelque temps. Ensuite je retournai à l'autel, je me mis à genoux et je cherchai à voir plus distinctement la belle image de la sainte. Je m'abandonnai entièrement à l'illusion ravissante de la figure et du lieu. Le chant des prêtres cessa de retentir dans la grotte ; l'eau ruisselait dans le réservoir juste à côté de l'autel ; les rochers surplombants de l'avant-cour, de la véritable nef de l'église, fermaient encore plus la scène. Il régnait un grand silence dans ce lieu désert, rendu, semblait-il, à la mort ; une grande propreté, dans une caverne sauvage ; le clinquant du culte catholique, particulièrement du culte sicilien, dans toute sa simplicité naturelle ; l'illusion que produisait la belle dormeuse, ravissante encore, même pour un œil exercé : tout me retenait, et j'eus beaucoup de peine à m'arracher de ce lieu ; la nuit était avancée quand je rentrai à Palerme.

Palerme, samedi 7 avril 1787.

J'ai passé en silence les heures les plus agréables dans le jardin public, tout auprès de la rade. C'est l'endroit le plus merveilleux du monde. Le jardin est sur un plan régulier et semble pourtant l'ouvrage des fées. Planté depuis peu de temps, il nous transporte dans l'antiquité. Des bordures vertes encadrent des plantes étrangères ; des citronniers en espaliers se courbent en gracieux berceaux ; de hautes parois de lauriers-roses, parés de mille fleurs rouges en œillets, séduisent le regard ; des arbres tout à fait étrangers, nouveaux pour moi, encore sans feuillage, et apparemment de pays plus chauds, déploient des rameaux étranges. Un banc élevé, derrière l'espace plan, permet d'embrasser d'un coup d'œil une végétation si étrangement entrelacée, et conduit enfin le regard sur de grands bassins, dans lesquels des poissons dorés et argentés se meuvent avec grâce, se cachent sous des roseaux moussus,

ou se rassemblent en troupes, attirés par un morceau de pain. Les plantes ont une verdure à laquelle nous ne sommes pas accoutumés, tantôt plus jaunâtre, tantôt plus bleuâtre que chez nous. Mais, ce qui donnait à l'ensemble une grâce singulière, c'était une forte vapeur, qui se répandait sur tout uniformément, avec un effet si remarquable, que les objets, à la distance de quelques pas seulement en arrière les uns des autres, se distinguaient par un ton bleu clair plus prononcé, en sorte que leur couleur propre finissait par se perdre, ou que du moins ils s'offraient à l'œil fortement azurés. Le singulier aspect que cette vapeur donne aux objets plus éloignés, aux vaisseaux, aux promontoires, est pour l'œil de l'artiste un effet assez remarquable, en ce qu'il peut distinguer nettement et même mesurer les distances. Aussi une promenade sur les hauteurs en devient-elle ravissante. On ne voit plus la nature, on ne voit que des objets peints, comme l'artiste le plus habile les aurait détachés les uns des autres par des tons azurés.

Mais l'impression de ce merveilleux jardin s'était gravée en moi trop profondément ; les flots noirâtres à l'horizon boréal, leur lutte contre les courbures des anses, l'odeur particulière de la mer vaporeuse, tout rappelait à mes sens et à ma mémoire l'île des heureux Phéaciens. Je courus acheter un Homère, pour lire ce chant avec une grande jouissance, et en improviser une traduction à Kniep, qui, après un travail opiniâtre, méritait bien de se reposer en buvant quelques rasades de bon vin.

Palerme, 8 avril 1787, dimanche de Pâques.

L'heureuse résurrection du Seigneur a provoqué dès le point du jour l'explosion d'une joie bruyante ; les pétards, les serpenteaux et les feux d'artifice de toute sorte détonaient devant les églises, tandis que les fidèles se pressaient vers les portes ouvertes à deux battants. Le son des cloches et des orgues, les chants des processions et les chœurs des prêtres qui venaient au-devant d'elles pouvaient réellement étourdir les oreilles de gens qui ne sont pas accoutumés à une manière si bruyante d'adorer Dieu. La première messe était à peine terminée, que deux élégants coureurs du vice-roi se sont présentés à l'auberge, d'abord pour faire à tous les étrangers leurs compliments de fête et

recevoir en échange un pourboire, puis pour m'inviter à dîner, ce qui devait augmenter un peu ma largesse.

Après avoir passé la matinée à visiter les différentes églises, à observer les figures et les tournures, je me suis rendu au palais du vice-roi, à l'extrémité supérieure de la ville. Comme j'étais arrivé un peu trop tôt, j'ai trouvé les grandes salles encore vides. Je vis seulement venir à moi un joyeux petit homme, que je reconnus aussitôt pour un Maltais. Quand il sut que j'étais Allemand, il me demanda si je pouvais lui donner des nouvelles d'Erfourt. Il y avait fait un séjour très-agréable. A ses questions sur la famille Dacherode, sur le coadjuteur de Dalberg, je pus répondre de manière à le satisfaire. Il en fut très-joyeux et me demanda des informations sur le reste de la Thuringe. Puis, avec une respectueuse sympathie, il me questionna sur Weimar. « Comment se porte, me dit-il, l'homme alors jeune et vif, qui y faisait la pluie et le beau temps? J'ai oublié son nom : mais bref ! c'est l'auteur de *Werther* que je veux dire. » Après avoir fait une petite pause, comme pour rappeler mes souvenirs, je lui répondis : « La personne de qui vous demandez des nouvelles, c'est moi-même. » Il recula, en donnant les marques les plus visibles d'étonnement, et s'écria : « Alors il doit avoir bien changé ! — Oh ! oui, lui répondis-je, de Weimar à Palerme il s'est fait en moi bien du changement. »

A ce moment, le vice-roi entra avec sa suite, et se comporta avec une décente familiarité, comme il convient à un homme de ce rang. Cependant il ne put s'empêcher de sourire, quand le Maltais exprima de nouveau son étonnement de me voir là. Pendant le dîner, le vice-roi, qui me fit asseoir à côté de lui, m'entretint sur le but de mon voyage, et m'assura qu'il donnerait des ordres pour qu'on me fît tout voir à Palerme, et pour faciliter mon voyage à travers la Sicile.

Palerme, lundi 9 avril 1787.

Les folies du prince Pallagonia nous ont occupés tout le jour. Et ces folies se sont trouvées tout autres que les récits et la lecture ne nous les avaient représentées. Car, avec le plus grand amour de la vérité, celui qui doit rendre compte de l'absurde est toujours embarrassé. Il veut en donner une idée, et par là il

lui donne quelque valeur, tandis qu'à vrai dire, c'est un rien qui veut être compté pour quelque chose. Je dois ajouter d'abord une autre réflexion générale, c'est que ni l'œuvre du plus mauvais goût, ni la plus excellente, ne proviennent immédiatement d'un seul homme, d'une seule époque, et qu'avec quelque attention on peut assigner à l'une et à l'autre une généalogie. La fameuse fontaine de Palerme doit être rangée parmi les ancêtres de la démence pallagonienne. Seulement la fontaine est ici sur son propre terrain, et se produit dans la plus grande liberté. Je veux chercher à développer cette filiation.

Si, dans ces contrées, un château de plaisance est situé plus ou moins au milieu du domaine et que, pour arriver à la demeure seigneuriale, il faille passer à travers des terres labourées, des jardins potagers et d'autres établissements utiles d'exploitation rurale, en cela, les méridionaux se montrent meilleurs ménagers que les gens du Nord, qui sacrifient souvent à l'établissement d'un parc une grande étendue de sol fertile, pour flatter la vue avec de stériles buissons. Dans le Midi, au contraire, on élève deux murs, entre lesquels on arrive au château sans apercevoir ce qui se trouve à droite et à gauche. Cette avenue commence d'ordinaire par un grand portail ou même par un passage voûté, et finit dans la cour du château. Or, afin que l'œil trouve entre les murs de quoi se satisfaire, ils sont courbés en dehors, ornés de volutes et de piédestaux, sur lesquels çà et là peut se dresser un vase; les faces sont ravalées, divisées en compartiments et peinturées. La cour du château forme un rond de maisons d'un étage, où demeurent les valets et les ouvriers; le château élève sur le tout son imposante masse carrée. Telle est la disposition traditionnelle, comme elle a existé probablement jusqu'au temps où le père du prince bâtit le château dans un goût qui, s'il n'était pas des meilleurs, était du moins supportable. Mais le possesseur actuel, sans renoncer à ces traits généraux, permet la plus libre carrière à son goût et à sa passion pour les formes laides, monstrueuses, et on lui fait beaucoup trop d'honneur en lui accordant seulement une étincelle d'imagination.

Nous entrons donc dans la grande salle, qui commence à la limite du domaine, et nous trouvons un octogone très-haut pour

sa largeur. Quatre géants énormes, en guêtres modernes, boutonnées, soutiennent la corniche, sur laquelle, vis-à-vis de l'entrée, plane la sainte Trinité. L'avenue qui mène au château est plus large que d'ordinaire, le mur est changé en un socle élevé et continu sur lequel des bases remarquables supportent des groupes étranges, et, dans l'intervalle de l'un à l'autre, s'élèvent des vases nombreux. Ces monstruosité, fabriquées à la hâte par les plus vulgaires tailleurs de pierre, sont d'autant plus choquantes qu'elles sont faites du tuf coquillier le plus tendre. Toutefois une meilleure matière ne rendrait que plus frappante l'indignité de la forme. J'ai parlé de groupes : c'était me servir d'une expression fautive et impropre, car ces juxtapositions ne sont nées ni d'aucune sorte de réflexion ni même du caprice, elles sont plutôt entassées au hasard. Trois groupes forment chaque fois la décoration d'un de ces piédestaux carrés, leurs bases étant disposées de telle sorte que toutes ensemble, dans des positions diverses, remplissent l'espace quadrangulaire. Le groupe principal consiste ordinairement en deux figures, et sa base occupe la plus grande partie de la face antérieure du piédestal. Ce sont le plus souvent des monstres à figure d'hommes ou d'animaux. Pour remplir l'espace postérieur du piédestal, il faut encore deux groupes : celui de grandeur moyenne représente ordinairement un berger ou une bergère, un cavalier ou une dame, un singe ou un chien dansant. Mais il reste encore un vide sur le piédestal : il est rempli le plus souvent par un nain, car cette race joue partout un grand rôle dans les plaisanteries insipides.

Mais, pour donner au complet les éléments de l'extravagance du prince Pallagonia, nous en dresserons le catalogue. CRÉATURES HUMAINES : mendiants, mendiante, Espagnols, Espagnoles, Maures, Turcs, bossus, gens contrefaits de toute sorte, nains, musiciens, polichinelles, soldats costumés à l'antique, dieux, déesses, gens habillés à l'ancienne mode française, soldats en guêtres, portant gibernes, mythologie avec des additions burlesques, Achille et Chiron avec Polichinelle. ANIMAUX : figures incomplètes, cheval avec des mains, tête de cheval sur un corps humain, singes défigurés, dragons et serpents en nombre ; toute espèce de pattes à des figures de tout genre, dou-

blements, permutations de têtes. VASES : toute sorte de monstres et d'ornements qui se terminent par en bas en ventres de vases et en socles.

Qu'on se représente ces figures exécutées par centaines, dépourvues de sens et d'esprit, rassemblées sans choix et sans dessein ; qu'on se figure ces socles, ces piédestaux et ces monstres alignés à perte de vue, on partagera l'impression pénible dont chacun doit être saisi, lorsqu'il est poussé à travers ces verges de la folie.

Nous approchons du château, et une avant-cour demi-circulaire nous ouvre ses bras : le mur principal, en face, dans lequel est pratiquée la porte d'entrée, est construit comme une forteresse. Nous y voyons une figure égyptienne enchâssée dans le mur, un jet d'eau sans eau, un monument, des vases dispersés alentour, des statues qu'on a couchées sur le nez. Nous entrons dans la cour du château, et nous trouvons le rond traditionnel, entouré de petits bâtiments, et formant dans son contour des demi-cercles plus petits, afin que la diversité ne manque pas. Le sol est en grande partie gazonné. Il s'y trouve, comme dans un cimetière dégradé, des vases de marbre bizarrement contournés, qui proviennent du père ; des nains et d'autres monstruosité d'une époque plus récente, jetés pêle-mêle sans avoir pu jusqu'à ce jour trouver une place. On passe même devant un berceau tout rempli d'anciens vases et d'autres pierres contournées. Mais l'absurdité de ce mauvais goût se montre au plus haut degré en ce que les corniches des petits bâtiments sont inclinées d'un côté ou de l'autre, en sorte que le sentiment du niveau et de la ligne verticale, qui est une loi de l'intelligence humaine et la base de toute eurhythmie, est blessé et froissé en nous. Et toutes ces toitures sont bordées à la file d'hydres et de petits bustes de singes musiciens et de folies pareilles. Les dragons alternent avec les dieux ; un Atlas, au lieu de la voûte du ciel, porte sur le dos une futaille.

Si l'on croit échapper à tout cela dans le château, bâti par le père, et qui offre un aspect relativement raisonnable, on trouve, un peu en avant de la porte, une tête d'empereur romain, couronnée de lauriers, posée sur un corps de nain, qui est assis sur un dauphin. Dans le château même, dont l'extérieur fait

attendre un intérieur passable, la fièvre du prince recommence à extravaguer. Les pieds des chaises sont sciés inégalement, en sorte que personne ne peut s'asseoir, et le concierge invite les visiteurs à se défier des sièges solides, parce que sous leurs coussins de velours ils cachent des épines. Dans les angles sont des candélabres en porcelaine de Chine, qui, observés de plus près, sont composés de tasses, de coupes, de soucoupes et autres pièces cimentées ensemble. Pas un coin où ne se montre quelque caprice. Et même la vue admirable de la mer, par-dessus les promontoires, est gâtée par des vitraux colorés qui, par un ton faux, refroidissent ou embrasent la contrée. Je dois citer encore un cabinet lambrissé de vieux cadres dorés, taillés pour être ajustés ensemble. Là toutes les mille formes de ciselure, toutes les différentes dégradations de dorures vieilles ou nouvelles, plus ou moins poudreuses et endommagées, se pressent les unes contre les autres, couvrent toutes les murailles, et donnent l'idée d'une boutique de bric-à-brac.

Il faudrait un volume pour décrire la chapelle seulement. On y trouve la clef de toute cette extravagance, qui ne pouvait pululer à ce point que dans un esprit bigot. Je laisse à penser toutes les grossières images d'une dévotion déréglée qui peuvent se trouver là, mais je ne passerai pas le meilleur sous silence. On voit fixé au plafond un crucifix sculpté assez grand, ayant les couleurs de la nature, verni, avec de la dorure entremêlée. Dans le nombril du crucifix est vissé un crochet ; à ce crochet est suspendue une chaîne fixée à la tête d'un adorateur agenouillé, qui flotte dans l'air, et qui, peinturé et verni, comme toutes les autres images de l'église, doit présenter un emblème de l'incessante dévotion du seigneur châtelain. Au reste le palais n'est pas terminé : une grande salle, établie par le père, et dont la décoration riche, variée, n'est pas d'un effet désagréable, est inachevée ; car la vaste folie du maître ne peut venir à bout de ses extravagances.

Kniep, dont le sens artiste était révolté dans cette maison d'aliénés, s'est montré impatient pour la première fois : il m'a entraîné comme je cherchais à me représenter et à noter en détail les éléments de cette absurde création. Toutefois il a bien voulu à la fin dessiner un des groupes, le seul qui offrit du

moins une sorte de tableau. Il représente une femme à tête de cheval, assise sur une chaise et jouant aux cartes avec un cavalier dont le corps est vêtu à la vieille mode, et dont la tête de griffon est parée d'une grande perruque surmontée d'une couronne. Cela rappelle les armes de la maison Pallagonia, qui sont encore bien étranges après toutes ces folies : un satyre présente le miroir à une femme à tête de cheval.

Palerme, mardi 10 avril 1787.

Nous sommes montés aujourd'hui à Montréal. Une route magnifique, que l'abbé de ce couvent a établie dans un temps de grande opulence, large, à pente douce, plantée d'arbres çà et là, et surtout pourvue en abondance de fontaines et de jets d'eau, ornés et contournés d'une manière peu s'en faut pallagonienne, mais qui néanmoins rafraîchissent les animaux et les hommes. Le couvent de Saint-Martin, situé sur la hauteur, est un respectable établissement. Un célibataire tout seul, comme, par exemple, le prince Pallagonia, a rarement produit quelque chose de raisonnable, et, au contraire, plusieurs ensemble ont exécuté les plus grands ouvrages, comme l'attestent les couvents et les églises. Mais, si l'on doit tant de créations aux communautés ecclésiastiques, c'est qu'elles étaient encore plus assurées que tous les pères de famille d'une innombrable postérité. Les moines nous ont fait voir leurs collections. Ils ont de belles choses en fait d'antiquités et d'histoire naturelle. Nous avons surtout remarqué une médaille offrant une jeune déesse d'une beauté ravissante. Ces bons religieux nous en auraient donné volontiers une empreinte, mais nous n'avions pas sous la main la matière nécessaire. Après nous avoir montré toutes ces choses, non sans faire une triste comparaison du temps présent et du temps passé, ils nous ont conduits dans un agréable petit salon qui offrait du balcon une vue charmante : le couvert y était mis pour nous deux, et nous avons fait un fort bon dîner. Quand le dessert fut servi, l'abbé entra, accompagné de ses moines les plus âgés ; il prit place auprès de nous et resta bien une demi-heure, pendant laquelle nous eûmes à répondre à maintes questions. Nous nous quittâmes de la manière la plus amicale. Les jeunes frères nous accompagnèrent encore dans

les salles de la collection et enfin à notre voiture. Nous sommes retournés chez nous avec de tout autres sentiments que la veille. Aujourd'hui nous avons à déplorer le sort d'une grande institution, qui tombe en décadence, dans le temps même où une absurde entreprise reçoit un rapide accroissement.

La montée de Saint-Martin est tracée dans le vieux calcaire. On brise les rochers et on en fabrique une chaux qui devient très-blanche. Pour la cuire, on se sert d'une herbe longue et forte, séchée en bottes. Le couvent est au milieu de la montagne calcaire, où les eaux sont très-abondantes et les terres bien cultivées.

Palerme, mercredi 11 avril 1787.

Après avoir visité les deux points principaux hors de la ville, nous nous sommes rendus au palais, où le diligent coureur nous a montré les appartements et tout ce qu'ils renferment. A notre grand effroi, la salle des antiques se trouvait dans le plus grand désordre, parce qu'on était occupé à lui donner une nouvelle décoration architecturale. Les statues étaient hors de leurs places, couvertes de voiles, masquées par les échafaudages, et, malgré toute la bonne volonté de notre guide et quelques secours des ouvriers, nous n'avons pu nous en faire qu'une idée très-incomplète. Je désirais surtout voir les béliers de bronze qui, même dans ces circonstances défavorables, ont vivement excité notre admiration. Ils sont couchés, une patte en avant, et, comme placés en regard, ils tournent la tête de côtés opposés. Ce sont de puissantes figures de la famille mythologique et dignes de porter Phryxus et Hellé. La laine n'est pas courte et frisée, mais elle tombe longue et flottante; l'ouvrage est plein de vérité et d'élégance, du meilleur temps de l'art grec. Ils ornent, dit-on, le port de Syracuse.

Le coureur nous a menés ensuite hors de la ville aux catacombes, qui, disposées avec un goût architectural, ne sont nullement exploitées comme carrières. Dans une paroi verticale, d'un tuf assez dur, sont creusées des ouvertures en voûtes, et, dans l'intérieur, se trouvent des cercueils, étagés les uns sur les autres, taillés dans la masse sans le secours d'aucune maçonnerie. Les cercueils supérieurs sont plus petits, et, dans les espaces au-dessus des piliers, sont des sépultures pour les enfants.

Palerme, jeudi 12 avril 1787.

On nous a fait voir le cabinet des médailles du prince Torremuzza. J'y suis allé en quelque sorte à regret. Je connais trop peu ces choses, et un voyageur, simple curieux, est odieux aux vrais connaisseurs et aux amateurs. Mais, comme il faut commencer une fois, je me suis résigné, et j'en ai retiré beaucoup de plaisir et de profit. Quel avantage de reconnaître, seulement par un premier coup d'œil, combien le monde antique était parsemé de villes dont la plus petite nous a laissé, dans de précieuses monnaies, sinon toute une suite de l'histoire de l'art, du moins quelques époques! De ces tiroirs nous sourient, comme une immense moisson, les fleurs et les fruits de l'art, d'une industrie au noble caractère, enfin, que sais-je encore? La splendeur des villes de Sicile, maintenant obscurcie, brille d'un nouvel éclat dans ces métaux façonnés.

Malheureusement, nous n'avons possédé nous autres dans notre enfance que les monnaies de famille, qui ne disent rien, et les monnaies impériales, qui répètent à satiété le même profil, l'image de souverains qui ne peuvent pas être précisément considérés comme les modèles de l'humanité. Qu'on a tristement borné nos jeunes années à la Palestine, dénuée de formes, et à Rome, où les formes sont confondues! Aujourd'hui la Sicile et la Grande-Grèce me font espérer une vie nouvelle. Je me livre sur ce sujet à des réflexions générales, et c'est une preuve que j'y suis encore peu avancé; mais cela viendra peu à peu avec le reste.

Ce soir un de mes désirs a encore été rempli, et d'une façon toute particulière. J'étais sur le trottoir de la grand'rue, en conversation badine avec mon marchand de l'autre jour. Tout à coup je vois s'approcher un coureur, grand et bien vêtu, qui me présente vivement un plat d'argent, sur lequel étaient beaucoup de pièces de cuivre et quelques pièces d'argent. Ne sachant ce que cela voulait dire, je haussai les épaules, en baissant la tête, signe ordinaire pour se débarrasser des offres ou des questions que l'on ne comprend pas, ou qu'on ne veut pas comprendre. Le coureur s'éloigna aussi vite qu'il était venu, et je remarquai en même temps son camarade, qui faisait, de l'autre côté de la rue, la même chose que lui.

« Que signifie cela? » demandai-je au marchand, et il me signala du geste, avec précaution, un long et maigre seigneur, en habit de cour, qui s'avancait d'un pas majestueux et tranquille sur le fumier par le milieu de la rue, frisé et poudré, le chapeau sous le bras, en habit de soie, l'épée au côté, élégamment chaussé de souliers à boucles ornées de pierreries.

Ainsi passa le vieillard d'un air grave et posé. Tous les yeux étaient dirigés sur lui. « C'est le prince Pallagonia, me dit le marchand, qui de temps en temps parcourt la ville, et quête pour la rançon des captifs, esclaves en Barbarie. La collecte ne produit jamais beaucoup, mais l'objet en reste dans la mémoire, et souvent ceux qui se sont abstenus pendant leur vie lèguent de belles sommes pour cet objet. Le prince est depuis bien des années président de cette institution et il a fait infiniment de bien. — Il aurait dû, me suis-je écrié, consacrer à cette œuvre les grandes sommes qu'il a dépensées pour les folies de son château! Il n'y a pas un prince au monde qui eût pu faire autant de bien que lui. » Le marchand m'a répondu : « Nous sommes tous ainsi, nous payons de grand cœur nos folies, mais nous voulons que les autres payent pour nos vertus. »

Palerme, vendredi 15 avril 1787.

On ne peut se faire aucune idée de l'Italie sans la Sicile. C'est ici que se trouve la clef de tout.

On ne peut donner assez d'éloges au climat. Nous sommes dans la saison des pluies, mais elles sont toujours interrompues. Aujourd'hui il fait des éclairs et des tonnerres, et tout se couvre d'une vigoureuse verdure. Le lin est en partie noué, en partie fleuri. On croit voir dans les fonds de petits étangs : ce sont les champs de lin, qui déploient leur belle verdure bleuâtre. Les objets enchanteurs sont sans nombre. Et mon compagnon de voyage est un excellent homme, un véritable *Hoffgut* (qui a bon espoir), comme je continue à jouer le *Treuefreund*¹ (l'ami fidèle). Il a fait déjà de très-belles esquisses, et il continuera de recueillir le plus intéressant. Quelle perspective, d'arriver un jour chez nous heureusement avec mes trésors!

1. Personnages d'une petite pièce que Goethe avait composée pour l'amusement de Weimar.

Je n'ai encore rien dit de la nourriture, et pourtant ce n'est pas un article de petite importance. Les plantes potagères sont excellentes, particulièrement la laitue, qui a vraiment la délicatesse et la saveur du lait. On comprend pourquoi les anciens ont pu la nommer *lactuca*. L'huile, le vin, sont très-bons, et ils pourraient être meilleurs encore, si on les préparait avec plus de soin. Poissons délicats, exquis. Nous avons eu, ces temps-ci, de très-bon bœuf, quoique en général on ne le vante guère.

Nous quittons le dîner pour courir à la fenêtre, à la rue! Un criminel a été gracié : ce qui arrive toujours pour faire honneur à la salubre semaine de Pâques. Une confrérie mène l'homme jusque sous un gibet, élevé pour la forme. Là il doit faire ses dévotions devant l'échelle, la baiser, et puis on le ramène. C'était un joli garçon, de moyenne taille, frisé, en habit blanc, en chapeau blanc, tout blanc. Il tenait son chapeau à la main. Il aurait suffi de lui coudre ça et là quelques rubans bariolés, pour qu'il pût se présenter comme un berger dans une redoute.

Palerme, dimanche 15 avril 1787.

Hier au soir je retournai à mon marchand, et je lui demandai comment se passerait la fête du lendemain, où une grande procession devait parcourir la ville, et le vice-roi lui-même accompagner à pied le saint sacrement. Le moindre coup de vent envelopperait Dieu et les hommes d'un épais nuage de poussière. Mon joyeux marchand repartit qu'à Palerme on se reposait volontiers sur un miracle. Déjà plusieurs fois, en cas pareil, il était tombé une violente averse, qui avait lavé, du moins en partie, la rue, généralement inclinée, et avait ouvert à la procession un libre passage. Cette fois encore, on nourrissait la même espérance, et ce n'était pas sans fondement, car le ciel se couvrait et promettait de la pluie pour la nuit. C'est ce qui est arrivé. Nous avons eu cette nuit un véritable déluge. Dès le matin, je me suis hâté de descendre à la rue pour être témoin du miracle. Le spectacle était en effet assez étrange. Le torrent de pluie, resserré entre les deux trottoirs, avait entraîné les parties les plus légères des immondices soit à la mer soit dans les égouts, pour autant qu'ils n'étaient pas bouchés. Quant aux parties plus grossières, il les avait du moins poussées

d'une place à l'autre, et avait ainsi dessiné sur le pavé des méandres propres et nets. Maintenant, des centaines de personnes, armées de pelles, de balais et de fourches, étaient occupées à élargir ces places nettes, à les relier ensemble, en amoncelant à droite et à gauche les ordures qui restaient encore. Il en résulta que la procession, quand elle commença, trouva réellement un chemin propre, qui serpentait à travers le borbier, et que le clergé, avec ses longs vêtements, la noblesse, élégamment chaussée, ayant le vice-roi à sa tête, purent passer sans obstacle et sans souillure. Il me semblait voir les enfants d'Israël, à qui la main de l'ange ouvrait un passage à pied sec à travers les marécages; et j'ennoblis pour moi par cette comparaison l'aspect insupportable de tout ce monde élégant et dévot, qui récitait ses prières et se pavanait en parcourant une avenue de fange amoncelée. On pouvait, comme auparavant, cheminer sur les trottoirs sans se salir; mais, dans l'intérieur de la ville, où nous attirait justement aujourd'hui le projet de voir des choses négligées jusqu'à présent, il était presque impossible de se frayer un passage, quoiqu'on n'eût pas non plus négligé dans ces rues de balayer et d'amonceler.

Cette solennité a été pour nous une occasion de visiter la cathédrale et d'en observer les curiosités; et, comme nous étions sur pied, nous avons vu encore d'autres édifices. Une maison mauresque, bien conservée jusqu'à ce jour, nous a vivement intéressés. Elle n'est pas grande, mais les salles en sont belles, spacieuses, bien proportionnées, et forment un heureux ensemble. Cette maison ne serait guère habitable dans nos climats du Nord; mais, dans le Midi, c'est une demeure très-agréable. Les architectes pourront nous en donner le plan et l'élévation. Nous avons vu aussi, dans un triste local, différents débris de statues antiques. Nous n'avons pas eu la patience de les déchiffrer.

Palerme, lundi 16 avril 1787.

Comme nous devons nous dire qu'il faut absolument partir bientôt de ce paradis, j'espérais trouver encore aujourd'hui dans le jardin public une vive jouissance à lire mon pensum dans l'*Odyssée*, à méditer encore le plan de *Nausicaa*, en me promenant dans la vallée au pied du mont de Rosalie, enfin à

chercher dans ce sujet un côté dramatique. Je suis venu à bout de tout cela, sinon avec un grand succès, du moins avec beaucoup de satisfaction. J'ai tracé le plan et je n'ai pu résister à la tentation d'esquisser et d'écrire quelques scènes, qui avaient pour moi un attrait particulier.

Palerme, jeudi 17 avril 1787.

C'est un vrai malheur d'être pourchassé et tenté par des esprits de toute sorte! J'allais ce matin au jardin public avec la résolution ferme et tranquille de poursuivre mes rêves poétiques, mais j'ai été saisi à l'improviste par un autre fantôme, qui s'attachait à moi depuis quelques jours. Les nombreuses plantes que j'étais accoutumé à voir en caisses et en pots, et même sous des châssis de verre pendant la plus grande partie de l'année, je les trouve ici en plein air, vigoureuses et belles, et, en accomplissant leur destination tout entière, elles nous deviennent plus intelligibles. En présence de tant de figures nouvelles et renouvelées, mon ancienne chimère s'est réveillée. Ne pourrai-je, dans cette multitude, découvrir la plante primitive? Cette plante doit exister: autrement à quoi reconnaitrais-je que telle ou telle figure est une plante, si elles n'étaient pas toutes formées sur un modèle? Je me suis appliqué à chercher en quoi ces mille et mille figures diverses sont distinctes les unes des autres, et je les trouvais toujours plus semblables que différentes, et, si je voulais mettre en usage ma terminologie botanique, je le pouvais bien, mais c'était sans avantage: cela m'inquiétait sans m'être d'aucun secours. Mon beau projet poétique était troublé; le jardin d'Alcinoüs avait disparu; le jardin du monde s'était ouvert devant moi. Pourquoi sommes-nous si distraits, nous autres modernes? Pourquoi nous engager dans des entreprises qui dépassent notre portée et notre pouvoir?

Avant mon départ, la fortune me réservait une étrange aventure, dont je vais vous faire un récit détaillé. Pendant tout le temps de mon séjour à Palerme, on avait tenu, à notre table d'hôte, bien des discours sur Cagliostro, sur son origine et ses destinées. Les Palermitains s'accordaient à dire qu'un certain Joseph Balsamo, né dans leur ville, avait encouru pour ses méfaits le décri et le bannissement. Mais ce personnage était-il le